

La Tanzanie

Un flic véreux entre dans la maison du boulanger qui est en prison car ces fous du parlement ont déclenché une guerre. Mais jamais il n'acceptera de la faire, ni même de fabriquer des obus ou des canons.

Le soleil inonde la petite cellule, enfin, il doit garder espoir. Rêver à un petit coin de paradis quelque part. La Tanzanie, par exemple, avec ses girafes, ses éléphants, ses lions.

Dans la huche, le fonctionnaire, quant à lui, trouve du pain brioché. « Cela mettra du beurre dans les épinards » se dit-il. Il pense à demain matin quand il sera promu première classe.

Près du four à pain, il s'assied sur le banc en bois et laisse son esprit vagabonder vers des vacances bien méritées selon lui ; et pourquoi pas la Tanzanie avec ses girafes, ses éléphants, ses lions ?

Soudain, un bruit dehors le tire de sa rêverie. On s'approche de la porte.

« Mince ! » se dit-il, il ne faudrait pas qu'on le prenne les doigts dans le pot de confiture. La porte s'ouvre, le petit boulanger pacifiste entre. « Monsieur, que faites-vous dans ma boutique ? » Complètement désarçonné, la brioche à la main, l'homme répond sans réfléchir :

– « Je pense à mes vacances en Tanzanie.

– Pas possible ; là où on rencontre des girafes, des éléphants, des lions...

– Mais oui, comment le savez-vous ?

– Monsieur, vous m'avez pris ma boutique, mon pain brioché, et même mon rêve, figurez-vous ! »

Très ennuyé, le flic propose soudain, oubliant même sa promotion :

– « Et si on y allait tous les deux ?

– Excellente idée ! On les laisse à leurs bêtises et on part en TANZANIE voir les girafes, les éléphants et les lions

– Yyyyyyyyyyyyyyyyyoupi !!!!

Isabelle BERNEDE



Il y a le glacier qui pleure sous la chaleur

Il y a une drôle d'odeur

Il y a des capricornes dans cette maison

Il y a tout ce que vous voulez dans les rêves ! Endormez-vous et vous trouverez des perles rares

Il y a beaucoup de joie et de partage à l'atelier d'écriture, même par temps morne.

Il y a longtemps que je suis là.

Il n'y a plus qu'à se dire au revoir.

Il n'y a plus de joie, plus de bonheur, plus de sourires quand l'Amour s'en va.

Il n'y a plus rien à dire.

Il n'y a plus d'enfant blotti dans ses bras rassurants

Il n'y a plus personne au chalet d'alpage après 18 h.

Il n'y a plus de manifestants dans les rues.

UN COUPLE, AU SALON, DEVANT LEUR TELEVISEUR.

Lui : C'est la « cata » ces infos ! BFM n'annonce que de mauvaises nouvelles. Pourtant, je suis là depuis longtemps...

Elle (*qui vient d'entrer dans le salon*) : Mets la 27 ! Tu verras des reportages plus positifs ! Tu as déjà assez d'idées noires comme ça !

Lui : Tu as raison. (*Il zappe avec sa boîte à boutons*).

Elle : Je vais allumer le diffuseur d'huiles essentielles pour chasser cette drôle d'odeur qui me gêne.

Lui : Tiens, ce reportage concerne les manifestants dans les rues. Ils sont nombreux, malgré le temps morose. Oh ! Regarde ! là, à droite de l'écran, un enfant se blottit dans les bras rassurants de son père.

Elle : Tu m'étonnes ! Quelle idée d'amener un pitchoune dans une manif !

Lui (*en zappant de nouveau*) : Tiens, la 7 présente une émission sur le réchauffement climatique. Ecoute ça : « ... le glacier pleure sous la chaleur... » C'est un poète, cet écolo !

Elle : Regarde comme il est chouette, ce chalet d'alpage ! dans un paysage si magnifique !

Lui : Mais tu le vois de loin, ce chalet... Si tu le visitais, tu trouverais sûrement des capricornes dans cette maison. C'est une zone où les charpentes sont infestées de ce cancer du bois.

Elle : Quelle vision romantique de la montagne ! Au revoir les petits insectes !

Lui : Je te mets le magazine de la santé sur la 5. Je sais que tu l'apprécies.

Elle : Ça dépend du sujet ! Ah ! ce passage sur le sommeil est intéressant ...

La TV : « Endormez-vous en vous relaxant. Vous vivez tout ce que vous voulez dans les rêves... »

Lui : Rien à dire ! Je ne m'en prive pas !

La TV : Ces personnes en situation de handicap travaillent dans un atelier de composants électroniques. Elles partagent les tâches, dans la joie et la bonne humeur ! l'équipe est solidaire !

Lui : Oui, pendant le tournage !

Elle : Moi, je les trouve admirables, ces personnes qui font contre mauvaise fortune bon cœur.

Lui : Ce sont des perles rares ! (*Il zappe*)

Elle : Tiens, la présentation d'un livre par François Busnel. Laisse cette chaîne ! C'est la P'tite Librairie. J'adore !

La TV : L'autrice a obtenu le prix Nobel de littérature. C'est la 16^{ème} fois que ce prix revient à une personne de nationalité française. La lauréate est Annie Ernaux, pour l'ensemble de son œuvre...

Elle : L'écriture apporte tellement, à la fois aux auteurs, et aux lecteurs ! Lire m'entraîne dans d'autres mondes, dans d'autres vies.

Lui : (il éteint la TV) Les livres sont pleins d'histoires d'amour ! oui, mais quand l'amour s'en va ... plus de sourires ! bonjour tristesse !

Elle : Lire m'aide à comprendre le monde...

Lui : Moi, je ne comprends pas le monde ! la guerre en Ukraine, les tortures en Iran, les inondations et j'en passe... Le monde devient fou !

Elle : Non, il ne devient pas fou ! il l'a toujours été ! Les guerres de religions, Auschwitz, Hiroshima...

Lui : tu vois bien, il ne reste pas beaucoup de place pour le bonheur.... C'est la cata, ce monde !

Geneviève BUSSCHAERT



L'univers de Coline

Dans la petite chambre de Coline cent cinquante peluches sont amoncelées au bout de son lit et un poisson rouge dans son bocal vit tranquillement sa vie sur la commode. Au mur, un poster du Kilimandjaro expose ses neiges éternelles qui contrastent avec la petite forêt à l'orée de laquelle elle vit.

Ce matin, elle est très en colère car, en se levant, elle a découvert que les beaux fraisiers plantés dans le jardin ont tous été mangés par les chevreuils et ce, malgré les lumières des lucioles suspendues dans l'ombre du pommier qui avaient été chargées de les surveiller. Elle ne sait pas si ses parents ont vu ce désastre. Ils sont partis tôt ce matin en lui laissant pour déjeuner des spaghettis ou de la purée, au choix. Ils ont rejoint la ville pour aller manifester afin de s'opposer à un projet non de lutte de classes mais de retraite auquel elle ne comprend rien et qui draine du monde dans les rues. Elle préfère couler sa journée au milieu des fruits, des papillons tous différents les uns des autres et des gens qu'elle croise au cours de ses promenades. Elle a surpris aujourd'hui une curieuse conversation tournant autour d'une rencontre avec des éléphants roses qui effaçaient les souvenirs du passé ! Elle connaît bien les animaux et se demande d'où a bien pu surgir cette espèce ! Il n'y a plus d'éléphants roses au paradis des animaux, pense-t-elle, pas plus que sur terre d'ailleurs. Il lui faudra interroger ce soir ses parents à ce sujet quand ils rentreront même s'ils ont d'autres soucis comme le fait qu'il risque bientôt de n'y avoir plus d'eau dans les nappes phréatiques. Quelle étrange journée !

Françoise CARTRON

Résignation, incompréhension, oisillons, mésange, nid, pétrolier, grenier, brulé, mangé, fouet, ours polaire, crinolines à fleurs, fenêtre, thermomètre, cul de poule, encombrant, cavalcade, c'est n'importe quoi.

C'était mieux avant

Ne dites pas n'importe quoi... ...Dans nos mémoires flottent parfois la nostalgie d'un autre temps : un passé teinté d'un bonheur révolu. Parfois ce sont des pensées qui affleurent à notre esprit, quelquefois ce sont des reliques qui nous évoquent des souvenirs surannés, voire les images d'Epinal que notre imagination prend soin d'embellir pour remédier à un présent insatisfaisant. Dans ces moments bouleversés, notre esprit se laisse capter par n'importe quoi qui peut, de loin ou de près, le sortir du marasme naissant. Notre incompréhension et notre refus de nous résigner à la situation, nous font chercher un refuge, histoire de nous accorder une respiration avant d'aller plus loin dans une nécessaire réflexion : tout comme un peu au hasard vous vous accordez une visite au grenier, vous tombez sur une vieille malle au contenu improbable : vous voilà subitement détourné de vos préoccupations, curieux du contenu que vous dénicher : un vieux thermomètre, une boussole, des plumes d'oiseaux, des chapeaux insolites, une baguette magique, un ours en peluche, une crinoline à fleurs, des cotillons et tous les falbalas associés à une cavalcade et l'esprit de fête qui s'y associe. La malle refermée, le regard se plaît à errer autour : ici une tapette à souris, juste à côté dans un carton émerge un fouet rouillé, un cul de poule en terre cuite, une casserole au fond brulé (gageons qu'elle aurait bien des histoires à raconter !) Passons... Sous l'unique diffusant une faible clarté, de vieux journaux attendent n ne sait quoi... Les nouvelles sont sans intérêts apparents mais curieusement, un titre émerge sous vos yeux : « Drame des cormorans et autres oiseaux marins en Bretagne prisonniers des nappes de pétrole refluant sur les côtes » ... C'est vrai, on avait oublié. Ça date déjà toute cette pollution, ça a commencé quand ? Quand nous a pris la soif d'un confort de vie jamais assouvi. Nous avons impitoyablement puisé les ressources du monde, insouciants des conséquences à long terme. Nous avons revendiqué des conditions de vie paradisiaques, envisagé la démocratie comme la plus haute conquête de nos sociétés, laissant pour compte çà et là un grand nombre d'êtres humains, animaux, végétaux. La liberté n'existe pas, lorsqu'elle ne s'adresse pas à tous. Et tous, nous sommes redevables d'y contribuer à la mesure de nos capacités. La liberté exige des efforts et n'est pas exempte de contraintes. Une éducation qui se respecte pourrait la faire advenir. Ivre de nos idées, nous avons cru que rien ne nous serait impossible à conquérir. Toujours plus... Nous nous sommes : plus de liberté, plus de travail pour plus de loisirs, plus de tout... Nous nous sommes épuisés et perdus sur le sens de la vie. Aujourd'hui notre planète souffre de toutes ces exactions irresponsables. Il semble qu'elle nous rappelle à l'ordre ces derniers temps : Changeons, grandissons. Nous ne sommes plus des oisillons sortis du nid. Il est temps de manger autrement, de partager, de comprendre, d'ouvrir nos yeux, notre cœur devant le monde merveilleux qui est le nôtre, encore... de ne pas avoir peur d'AIMER. Pour qu'aujourd'hui, nous agissions justement avec courage, sans regret du passé. Ce n'était pas mieux avant. A chaque jour, sa peine. Ni plus, ni moins. Il suffit d'être en chemin. Comme l'a dit Antonio Machado dans " Voyageur " : Caminante, no hay camino : Il n'y a pas de chemin. Se hace camino al andar : Le chemin se fait en marchant.

Francine CORDON

Photos souvenirs

Il y a ailleurs,

Il y a de l'espoir et il reste suffisamment d'optimisme pour que la vie soit belle.

Je regarde ma collection de photos, que de souvenirs dans cet album !

Je nous revois le jour de notre mariage, ça commence à dater mais les émotions me reviennent devant ces clichés un peu vieillots où j'étais en robe blanche parsemée de roses rouges et ce voile qui n'en finissait pas et la chute de mes demoiselles d'honneur prises dans ce long tulle, on a bien ri et de plus il pleuvait ce jour-là : ne dit-on pas mariage pluvieux, mariage heureux !

Ce bonheur n'aura pas duré longtemps, moi je préférais ma liberté alors j'ai pris mes valises et suis partie au soleil en Italie, là où on a du plaisir à manifester ensemble, à écouter des musiques en dansant dans les rues, de réagir avec les copains, d'avoir de la joie et de la bonne humeur, de jouer la comedia del arte à Venise, de partager assez d'amour pour encore le bon nombre d'entre nous. Plus tard, j'ai trouvé dans mon terroir d'origine une France campagnarde, ici dans mes forêts landaises, j'ai retrouvé les choses simples de la vie, la nature, les fleurs, les champignons dans les genêts et j'ai oublié les forêts du Tyrol où des loups viennent encore rôder.

Puis j'ai repris mes études pendant quelques mois mais mon goût de liberté a repris le dessus, il n'y a pas de rêves sur les marches des amphithéâtres de la fac, je préférais l'action à la théorie. Depuis, je visite la terre et je ne comprends toujours pas la nécessité de s'engager avec un seul être tant la vie me paraît beaucoup plus riche et intense dans la liberté, la réalisation de soi-même, la méditation pour ne garder que l'essentiel, être en harmonie avec les autres, avec son cœur ses passions et ses envies spontanées. Mais il se fait tard, je vais partir dans mes rêves il y a encore plein de choses à découvrir, alors à moi la vie !

Dany DROUHIN



*Il y a deux traces de skis dans la neige fraîche
Il n'y a plus qu'à fermer la porte
Il y a une seule idée sans mon imaginaire
Il n'y a plus d'eau dans le ruisseau
Il y a un nuage rose dans le ciel
Il n'y a plus d'argent à la banque
Il y a 50 ans les femmes avaient moins de libertés, moins de droits, moins de reconnaissance qu'aujourd'hui
Il n'y a plus que le modèle nu pleurant sur le sofa
Il y a toujours une chanson qui trotte dans ma tête
Il n'a plus rien qui vaille la peine d'être fait
Il n'y a plus de cerises sur les cerisiers
Il y a l'odeur de térébenthine mêlée à la peinture dans l'atelier*

Méli mélo

Dans le temps, 50 ans environ, les femmes avaient moins de liberté pour s'exprimer, moins de droits, moins de reconnaissance pour leur travail, qu'aujourd'hui.

Alors je profite de ma liberté toute relative, les enfants sont partis en colonie, mon mari participe à un séminaire pour quelques jours, je décide donc de partir seule à la montagne, loin de tout. J'ai pris assez d'argent à la banque pour voyager tranquillement pendant huit jours. Liberté totale. Une seule idée sortie de mon imaginaire vient me chatouiller les méninges. Si je ne revenais pas ? Si je suivais mes envies de visiter quelques régions. Ma nouvelle philosophie, c'est « plus rien qui vaille la peine d'être fait ». Plus de travaux dans la maison, plus de jardin à m'occuper, plus de gosses à emmener de gauche à droite suivant leurs envies. Je pense à moi pour une fois. Je vais commencer par revoir la montagne dans les Alpes où j'ai passé de super vacances dans mon adolescence. Au petit matin, j'aimais laisser deux traces de ski dans la neige fraîche. J'avais l'impression d'être seule au monde. Au retour de belles journées passées sur les pistes, les joues rosies, le ciel changeait de couleur et les nuages roses nous annonçaient une belle journée ensoleillée pour le lendemain. Après mon séjour à la montagne, mon périple me dirige vers la Provence, là où le temps est si doux que les cerisiers sont couverts de cerises, les Burlat, si précoces avec leur jus noir, si sucré, si savoureux.

Ça me fait penser à une chanson qui me trotte dans la tête, "Le temps des cerises"
Maintenant direction le Verdon, mais quelle déception, plus d'eau dans le ruisseau qui vient alimenter la rivière et les gorges qui se retrouvent presque à sec. Quel dommage, j'aurai bien fait une petite descente en canoë.

Je vais donc quitter l'endroit plus tôt, mais je vais en profiter pour visiter un village d'artistes, notamment des peintres, des aquarellistes et des pastellistes et quelques autres spécialités. Un atelier attire mon regard, une très belle porte en fer forgé m'incite à la pousser pour découvrir des tableaux de nus à l'huile. L'odeur de térébenthine mêlée à la peinture dans la pièce a l'air d'endormir le modèle nu sur le sofa. Il est vrai que ce mélange pique les yeux, mais pas moyen d'aérer car le modèle va prendre froid. Mon séjour se termine.

Je n'ai plus qu'à fermer la porte sur tous mes souvenirs.

Il est temps de rentrer pour raconter mon voyage à ma famille.

La liberté n'a pas de prix mais sachons en profiter !

Chantal GALLAND

- Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir pour parvenir à la paix mais on y arrivera, on y arrivera
- Il y a des changements qui n'ont l'air de rien
- Il y a de l'envie de poésie
- Il y a beaucoup d'oiseaux sur une murette
- Il y a en bas du village, près du ruisseau, de gros galets et un muret bas et régulier, couvert de mousse. C'est là que les photographies ont été prises.
- Il y a des œufs, de la farine, de la levure et du beurre dans les crêpes
- Il n'y a plus de convictions, d'idéaux, de parties à jouer
- Il n'y a plus d'espoir
- Il n'y a plus d'après à St-Germain-des-Prés
- Il n'y a plus à pleurnicher, il faut s'atteler à la tâche
- Il n'y a plus de douceur dans ces gestes extravagants
- Il n'y a plus d'allumeur de réverbère sur cette planète

Escapade

Ils marchent tous les deux, se tenant par la main dans l'air pur de ce matin d'avril. Ils marchent, l'âme en paix, le cœur plein d'espoir en des jours meilleurs, conscients de leurs idéaux, de leurs convictions, des parties à jouer ... Ils sont partis la veille, lestés de leurs sacs à dos depuis ce bar de St-Germain des-Prés où ils s'étaient donné rendez-vous. C'est elle, Léa, qui avait eu l'idée de ce départ alors qu'elle fêtait ses seize ans et depuis, ils économisaient discrètement chaque mois quelques euros sur leur argent de poche. Lui, Lucas, du haut de ses dix-sept ans, avait tout de suite dit qu'il fallait s'atteler à la tâche, sans pleurnicher, même si cela pouvait entraîner sans doute des gestes extravagants... Depuis, ils savouraient en secret ce projet qui impliquait des changements qui n'avaient l'air de rien : ils étaient prêts à tout pour parvenir à la paix intérieure !

Un même mot rédigé ensemble, laissé bien en vue dans leurs chambres respectives à l'intention de leurs parents et c'est le grand départ vers l'aventure. Métro, gare d'Austerlitz, direction plein Sud. Arrivée dans la nuit à la gare de Cahors. Ils ont pris un temps de repos, allongés sur un banc de la salle d'attente enroulés dans leurs duvets. Le petit jour et la voix, annonçant dans le haut-parleur de la gare, l'arrivée du prochain train les a réveillés.

– « Tu sais, lui dit-elle, l'air de rien, j'ai fait un rêve, j'avais une envie de poésie, j'étais sur une autre planète et je rencontrais le Petit Prince et son allumeur de réverbère ! »

Il se contente de sourire, l'embrasse puis l'entraîne vers le bar prendre un café en savourant quelques crêpes bien sucrées.

– « Nous avons encore beaucoup de chemin à parcourir, à pied à présent, mais on y arrivera, tu verras, lui assure-t-elle, les yeux pleins de douceur.

Ils se remettent en marche, quittent la ville, empruntent des petites routes de campagne, puis des chemins creux. A midi, ils s'assoient en bas du village, près d'un ruisseau, sur un muret bas et régulier, couvert de mousse. Ils savourent leurs sandwiches en écoutant chanter les oiseaux. Puis ils jouent à sauter sur les gros galets et à s'éclabousser dans l'eau fraîche du ruisseau. C'est là que les photographies ont été prises par Lucas, celles qu'ils montreront, dans une petite heure, à Mamie Louise, lorsqu'ils vont arriver à la petite ferme où elle vit seule depuis des années... A peine surprise, Mamie, de voir arriver sa petite-fille accompagnée d'un grand échalas souriant. « Ah, c'est beau la jeunesse ! »

- « Dis, Maminette, il faut que tu téléphones en premier aux parents pour leur dire qu'on est arrivés chez toi et qu'on va très bien, avant qu'ils n'appellent les gendarmes pour nous

retrouver ... Puis si tu veux bien, on préparera avec toi le bon gâteau que tu sais faire : des œufs, de la farine, de la levure et du beurre... On a très faim ! »

Marie- Thérèse LABORDE

Maigret ou la truite

Ce soir-là, une foule compacte pressée contre la balustrade écoute fiévreusement le concert du « Pop-corn Trad' », un groupe de musiciens Irlandais qui sait claquer des talons en percutant le « bodhran », aiguïser le violon en levant le coude, tout cela au rythme des chopos mousseuses qui défilent sur un plateau à roulettes relié par une ficelle aux coulisses. Je suis debout, proche de la scène, entouré de corps chauds et transpirants lorsque mon regard se pose sur un chapeau feutre et une pipe qui se dandinent à mes côtés. L'homme a tout du héros de Simenon si ce n'est qu'il a l'air impatient et passe d'un pied sur l'autre. Est-ce le rythme du tambour ou l'agacement qui le fait bouger ainsi ? Dans la demi-obscurité moite de la salle avec ce couvre-chef et sa pipe éteinte, je le trouve assez décalé.

Au moment où les musiciens entament un chant révolutionnaire a capella, mon voisin n'y tenant plus, m'attrape fermement par le coude, ce petit homme mal rasé à lunettes rondes m'emmène au poste de police. Où et quand ai-je commis un délit ? Devant ma stupéfaction, il me lance un clin d'œil - ou serait-ce une crasse dans l'œil - et tout en me montrant les musiciens, il déclare « C'est dommage, cela change l'ambiance, il n'y a plus de joueur de cornemuse ! » Indifférent devant mon air égaré, il me crie : « Venez, je vous emmène au bistrot d'à côté et je vous raconterai votre histoire ». Mon jugement se fige, pourtant je me mets à suivre l'énigmatique personnage. Tout en fendant la foule comme une locomotive sans wagon, cet homme que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam me conduit à l'air libre.

Le boulevard Jacques Eustache déverse devant nous son flot bruyant d'insectes, une multitude d'yeux éblouissants allument le tarmac dans la nuit. « Une vraie ruche prisonnière du bitume, déclare mon inconnu. Trop de voitures, trop de pollution », ajoute-t-il en poussant la porte du Café -Théâtre.

Dans l'obscurité du sas cerné de rideaux, je sens tout à coup mes cheveux légèrement frôlés et un frisson agréable file le long de mon dos. Levant les yeux, je devine deux marionnettes pendues par les pieds, leurs bras pantelants chatouillent au passage le crâne des clients. « Vous allez entendre les suivants, me dit mon bonhomme à pipe en souriant. Les femmes, particulièrement, poussent des cris de chouettes effrayées. » Mais derrière nous, ce sont les jurons de deux hommes qui émergent de leurs perruques de travers dans la salle du bistrot. Rires.

Du menton, mon commissaire me montre le fond de la salle. « Là, nous pourrions manger quelque chose, vous avez faim ? » me demande-t-il sans se retourner. » Je n'ai pas encore dit un mot, ma curiosité prend le relais de la sidération, je n'ai pas faim mais je dis « oui ». Au-delà des guéridons chargés de verres à moitié pleins, je vois une longue table encadrée de deux simples bancs, dressée pour les convives qui sont encore au spectacle.

Un jeune serveur se plante subitement devant mon guide. « Bonsoir Monsieur Robert, il y a des truites au menu de ce soir mais elles ne sont pas d'élevage. » « Très bien, merci Ludovic » puis, se tournant vers moi : « Vous aimez les truites, Hugo ? »

Mais, je rêve ou quoi, ce type vient de m'appeler par mon prénom... Dans quel rêve suis-je en train de nager ?

Dégarni de son chapeau, Monsieur Robert poursuit imperturbable « Je vous invite, j'ai beaucoup de choses à vous raconter, cher Hugo, ne soyez pas si tendu, voyons, il n'y a pas mort d'homme. »

« Mais que me voulez-vous ? dis-je en enlevant ma veste. Je ne vous connais pas et vous faites comme si nous étions de vieux copains, de plus j'aimais bien, moi, ce groupe Trad. Je ne comprends vraiment pas pourquoi je vous ai suivi comme un chien obéit à son maître !

– C'est parce que vous êtes de nature curieuse, cher Hugo et vous aimez l'imprévu, les rencontres insolites et surtout, vous aimez les gens. Il disait cela avec une certaine emphase mais sans arrogance.

– Enfin... qu'est-ce qui vous permet de dire ça, nous ne nous sommes jamais rencontrés...

– Je vous explique...

Il me sert un verre de chablis doré par la lumière des petites bougies posées entre nous.

– N'est-ce pas vous qui avez écrit : « Il n'y a plus d'imagination dans les réseaux sociaux. Et encore : Il n'y a plus de soleil derrière les nuages ? »

Je le regarde abasourdi, ma mémoire se met à inventorier les derniers commentaires que j'ai pu poster à une vitesse vertigineuse, moi, Hugo Carpentier sur FB mais... pour quelles raisons ? Ce monsieur Robert ne me laisse pas le temps de lui poser la question. « J'ai découvert vos commentaires suite à une vidéo que j'ai enregistrée sur FB et qui concerne la simulation d'une catastrophe naturelle qui, si elle arrivait, mettrait tous les humains désormais hors d'état de nuire. Cette vidéo donne une perspective tragique construite d'une façon très réaliste et sans aucun ménagement pour la sensibilité des internautes. Ce qui s'est passé ensuite c'est que les commentaires que vous avez postés à la suite de cette parution, m'ont réellement alarmé. Je dois vous dire sincèrement que j'ai ressenti une certaine peur, celle de ma responsabilité. Qui allait regarder cette vidéo et comment allaient réagir les personnes fragiles, la jeunesse, les personnes comme vous ? »

Tout en regardant l'assiette fumante se poser devant moi, les images traumatisantes d'une vidéo défilaient dans mon esprit. Je me souvenais, une vague immense prenait naissance dans l'océan suite à un glissement de terrain provoqué par l'éruption d'un volcan. La vague gigantesque se déplaçait, engloutissant les villes côtières, s'engouffrant dans les vallées entre les montagnes, emportant tout sur son passage. Même New-York n'y échappait pas.

« Vous comprenez, poursuivait ce monsieur Robert. En lisant vos commentaires, j'ai pris conscience de la légèreté avec laquelle j'avais posté ce document et de la frayeur que j'essaimais ainsi parmi les gens. En avais-je le droit, était-ce pertinent ? Tout cela pour réveiller les consciences... Que pensez-vous, Hugo, du fait de partager sur les réseaux sociaux une simulation aussi horrible et réaliste, la vidéo de cette vague sortie tout droit d'une étude scientifique mais qui nous rappelle aussi certains films de science-fiction ? Là est la question qui me taraude... Vous avez des enfants, Hugo ? Excusez-moi, me permettez-vous de vous appeler Hugo ? »

Peut-être gêné par mon silence, il déglutit sa première gorgée de soupe.

– Il y a beaucoup trop de sel dans cette soupe !

– Ecoutez, dis-je sans toucher à mon potage, tout cela nous amène au fait que vous m'avez suivi, vous m'avez « tracé » c'est ça ? Vous vous êtes dit que je pouvais être quelqu'un de suicidaire, quelqu'un penché au bord du gouffre ? Vous avez lu mon profil, déduit que

j'aimais le Rock Trad, espionné mes centres d'intérêt et vous vous êtes pointé au concert... Histoire de vérifier si j'étais un individu sain de corps et d'esprit, qui avait écrit des phrases, laissez-moi vous l'avouer, sans imagination. Mais vous vous êtes trompé, cher Robert, j'ai deux enfants, une femme que j'aime et la vie, j'y tiens.

Il me regardait maintenant, sa fourchette en suspens, un morceau de truite aux amandes en équilibre, il comprenait l'absurdité de la situation, sans doute. Je poursuivis sans retenue : – Ne vous arrive-t-il pas de penser qu'il n'y a plus de solutions, que tout est foutu ? C'est dans cet état d'esprit que j'ai écrit sur votre page. Il n'y a plus d'espoir alors si on ne croit plus en la vie ? Ça, je l'ai écrit comme une vraie question ouverte et aussi parce qu'au bout du compte, je veux croire dans la force et les ressources de l'humanité même si tout se dégingue.

Le petit homme en face de moi garde le silence, son poisson est resté à moitié défait sur son assiette. Je le regarde maintenant avec plus de douceur : « C'est étonnant votre comportement plutôt altruiste, empathique, je devrais vous remercier mais... je n'arrive pas à accepter le fait que vous m'ayez filé, espionné en quelque sorte, vous faites ça souvent ? » C'est alors qu'il enlève ses lunettes et se frotte les yeux, l'air accablé tout d'un coup. « Je vous ai vu à plusieurs concerts à côté et puis nous avons des « amis » en communs sur FB, notamment des adhérents au groupe des AA... »

Le silence nous rapprochait maintenant. Je commençais à comprendre...les recoupements, le réseau d'entraide... Robert avait certainement un autre nom de profil. En plongeant dans mes réflexions, je vidais lentement mon verre de Chablis.

Le regard derrière les lunettes rondes s'est assombri. Je sens une grande sensibilité chez cet homme, une fragilité tangible et sans doute une grande solitude. Son silence semble être une excuse.

« Vous savez qu'il y a de chouettes spectacles de marionnettes pour les enfants dans ce théâtre ? me dit-il subitement d'un sourire déroutant. Demain justement, vous pourriez emmener vos jeunes ? Je peux vous obtenir des places. » Un peu maladroitement, il venait de faire diversion comme un enfant. Puis, se penchant vers moi il me souffle : « J'aime entendre le rire clair des enfants quand ils sont au théâtre de marionnettes. »

Ludovic arrive avec un plateau chargé de pâtisseries. Robert a des yeux gourmands. « Ah, c'est du sérieux, plus le temps de rêver, regardez, il y a un gâteau au chocolat qui trône sur la plus grande assiette et il glisse vers moi ! » Il se sert en jubilant puis me regarde de ses yeux brillants. « Vous êtes-vous déjà promené le long de la mer avec cette odeur de mimosa porté par la brise de la baie ? Eh bien, c'est ce même plaisir que je retrouve en savourant ce Saint-Honoré, là, à cet instant. »

Depuis ce soir-là, Robert et moi nous retrouvons régulièrement devant une truite et le gâteau d'Honoré. Nous surfons sur la vague de l'amitié sans laisser de miettes au destin.

Françoise RAVET

- la maison, les oiseaux, le printemps qui arrive
- des oiseaux qui s'éveillent le matin encore faut-il les écouter pour s'en apercevoir
- six bâtiments dans ce hameau : une chapelle, un manoir, un moulin, deux maisons et une bergerie
- un arc en ciel au-dessus du petit bois de hêtres ; regarde ! c'est MA-GNI-FI-QUE !
- qu'à jeter les clés à la rivière
- qu'à fermer les valises et partir en vacances
- le tic-tac de la comtoise de mémé
- beaucoup d'optimisme à priori
- de pétrole, mais il reste des idées
- de sons dans l'oreille d'un sourd
- la réflexion, les qu'en- diras-t-on, les j'ai raison
- des perroquets, des aigles et des vautours au zoo

Moins mal qu'il n'y paraît

Un bel arc en ciel au-dessus du petit bois de hêtres
 Des oiseaux qui s'éveillent le matin, il faut en être
 Encore faut-il les écouter pour s'en apercevoir
 J'ai malgré tout encore envie d'y croire
 Bien certain que c'est le printemps qui arrive
 Ils sont bien décidés qu'à l'avenir je m'en prive
 Ni zoo, perroquets, aigles, mais des vautours
 Bien sûr, Il va venir accompagné de sa cour
 Dès son arrivée, je sais ce qu'il va se passer
 Comment imaginer ce que fit cet huissier
 Un manoir, un moulin, deux maisons et une bergerie
 Il ne me reste peu d'optimisme à priori
 Adieu, les six bâtiments, le hameau, la chapelle
 Les joies, les peines, je m'en rappelle
 Plus le tic-tac de la comtoise de mémé
 Il a décidé de tout s'accaparer
 Inutiles tous mes sons dans l'oreille d'un sourd
 Il va bientôt statuer mon non-retour
 Je me moque des qu'en-dira-t-on, les j'ai raison
 Pourvu que je l'assume, sans condition
 Pas de pétrole, mais il me reste des idées
 Ainsi, à la rivière, il me faut jeter les clés
 Fermer les valises et partir en vacances
 Pour me faire oublier ces innombrables créances
 Comme il l'exprime, sans les clés
 « Je ne vais pas pouvoir vous empêcher »
 Victoire, c'est un fait unique
 Regarde ! c'est MA-GNI-FI-QUE !

Jean-Philippe THIERY